



Carmel Vivant

QUI NOUS FERA VOIR LE BONHEUR?

TEXTES DU PÈRE HERMANN COHEN
(AUGUSTIN-MARIE DU T.S. SACREMENT)

*présentés et annotés par
Stéphane-Marie MORGAIN*

Éditions  du Carmel

QUI NOUS FERA VOIR LE BONHEUR ?

TEXTES DU PÈRE HERMANN COHEN (AUGUSTIN-MARIE DU T.S. SACREMENT)

Hermann Cohen (1820-1847), allemand d'origine juive, pianiste prodige à 4 ans, élève de Liszt, proche de George Sand, fréquente les grands cercles parisiens du XIX^e siècle et donne des concerts dans les grandes capitales d'Europe. Après sa conversion foudroyante au catholicisme en 1847, il participe au renouveau de l'adoration nocturne en l'église Notre-Dame-des-Victoires (Paris). Il rencontre les grandes figures du catholicisme de son temps (J. Eymard, J.-M. Vianney, Bernadette Soubirous...).

Le florilège de textes présenté ici donne la quintessence de ce qui anima toute la vie du Père Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement. Au-delà du style un peu suranné de l'époque, nous pouvons entendre la fougue oratoire de ce grand prédicateur qui attira les foules. Laissons-nous conquérir par ses exhortations :

« Mais aimez donc Jésus et vous serez heureux ! »

Stéphane-Marie Morgain est carme et historien. Il a participé à l'édition des œuvres complètes de Bérulle, a édité celles de Richelieu et écrit différents ouvrages de spiritualité. Il est l'auteur d'une biographie d'Hermann Cohen, Un romantique au Carmel.

collection Carmel Vivant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marie travaille au lancement de la Société Saint-Vincent-de-Paul avec Henri Gouraud et Frédéric Ozanam (1813-1853).

Vocation et formation au Carmel : 1849-1851

Alors qu'il travaille (cours de piano, concerts) pour rembourser ses dettes de jeu, Hermann sent naître en lui le désir de se donner plus radicalement à Dieu. Après avoir pris conseil auprès de François de La Bouillerie, songé à entrer chez les jésuites, il se décide pour le Carmel. Dans cet Ordre, pense-t-il, il pourra réaliser son appel à diffuser l'œuvre de l'adoration nocturne. « Souvenez-vous que je ne suis entré d'abord au Carmel que pour chercher un appui solide à l'œuvre de l'Adoration pour les hommes », écrira-t-il le 7 août 1850 à Théodelinde Dubouché.

Le 19 juillet 1849, il est accueilli chez les carmes à Agen par Dominique de Saint-Joseph (Arbizu-Munárriz, 1799-1870), restaurateur de l'Ordre en France. Les premières communautés de carmes fondées par le Père Dominique (Bordeaux, 1839, Le Broussey, 1841, Montigny, 1844, Agen, 1846) sont composées essentiellement de Frères basques espagnols carlistes émigrés. Jeune converti du judaïsme, Hermann doit recevoir une permission spéciale du Préposé général des carmes pour commencer son noviciat. La réponse n'arrivant pas, il part pour Rome demander la dispense nécessaire. Le 6 octobre 1849, veille de Notre-Dame du Rosaire, il reçoit l'habit sous le nom de Frère Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement. Il fait profession le 7 octobre 1850 et, après de courtes études (pas même une année entière), il est ordonné prêtre à l'Ermitage à Agen le 19 avril 1851. Le dimanche de Pâques, il célèbre sa première messe : « L'église de l'Ermitage n'a pas pu, dimanche, contenir la foule qui, de tous les points de la ville, était venue pour y entendre l'office divin. C'est que le père Augustin devait

célébrer sa première messe », rapporte le *Conciliateur agenais*.

Fondateur et prédicateur : 1851-1871

Uni à lui par une affection réciproque et une confiance sans faille, Dominique de Saint-Joseph investit très vite le Père Hermann, comme on l'appelle habituellement, dans la restauration du Carmel en France. Fort de ses anciennes relations parisiennes, usant de sa notoriété, Hermann participe dans un premier temps à la consolidation des couvents déjà existants et à la fondation de nouvelles implantations. Partout, à commencer par Carcassonne (1851), Hermann se montre organisateur, architecte et surtout excellent financier. Les dons obtenus grâce à la vente de ses partitions et à ses nombreux amis, sont bien utilisés. Lorsqu'il s'agit du mobilier ou des objets liturgiques, Hermann excelle pour obtenir ce qu'il y a de plus beau. Ainsi, chaque nouvelle fondation sera pourvue d'un orgue Cavallé-Coll dont les facteurs sont de ses amis. Lors d'un passage à Montpellier, Hermann relance le projet d'une fondation demandée en 1851 par Mgr Charles-Thomas Thibault. Le couvent sera inauguré en 1853. De même à Pamiers, ses prédications provoquent un grand enthousiasme dans la population, suscitent des vocations. La ville veut un couvent de carmes. Une nouvelle fondation ouvrira en 1854.

Pendant quelques années, les carmélites de Bagnères-de-Bigorre ayant entendu parler du retour des carmes, firent tout le nécessaire pour obtenir l'établissement du couvent près de leur monastère. La prieure, Mère Marie des Anges, fondatrice du carmel pyrénéen en 1833, sollicite le Père Hermann pour ce projet. Le couvent est inauguré en 1856. La décoration de la chapelle est l'œuvre d'Horace Vernet (1789-1863), ami du Père Hermann. En 1880, l'orgue Cavallé-Coll construit dès l'origine de la chapelle sera vendu, puis transféré à l'église de Castelnau-

d'Estrétefonds (Haute-Garonne). C'est à Bagnères que le Père Hermann rencontre la jeune voyante Bernadette Soubirous. En 1856 également, le Père Hermann fonde le Saint-Désert de Tarasteix, non loin de Lourdes. En 1859, ce sera le tour de la reprise de l'ancien couvent des carmes de Lyon. Hermann restera dans la capitale des Gaules jusqu'en 1862. À cette date, il part fonder le couvent de Londres à la demande du cardinal Nicholas Wiseman. L'Angleterre étant considérée comme terre de mission, la fondation dépend de la Congrégation de la Propagande de la foi. Dans ce contexte, Hermann doit faire face à de nombreuses difficultés qui nécessitent systématiquement des courriers au Préposé général des carmes à Rome : acceptations de ministères, tractations pour l'acquisition de locaux, accueil de frères convertis de l'anglicanisme, formations, apprentissage de la langue, quête de conventuels, etc... Mais rien n'empêche Hermann d'instaurer au couvent londonien l'adoration nocturne une fois par semaine, d'introduire dans le diocèse l'Œuvre de l'action de grâce, de favoriser dans l'église du couvent une dévotion particulière pour les âmes du purgatoire. En 1864, Hermann prononce une conférence sur *Le catholicisme en Angleterre*, lors du Congrès de Malines (Texte 33).

À ce travail de fondation s'ajoute pour Hermann celui de la prédication. Le ministère de la prédication conduit Hermann partout en France et en Europe. Le Père Hermann prêche devant une assemblée parfois considérable. Au Creusot, il prêche une retraite de plusieurs jours devant plusieurs milliers d'ouvriers. Ses paroles suscitent des conversions et des vocations. La reine de Prusse, Augusta de Saxe-Weimar-Eisenach (1811-1890), aime à l'entendre et à recevoir ses conseils, la reine Marie-Amélie (1782-1866) lui fait prêcher un carême dans la chapelle de son château de Claremont House, dans le Surrey.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2. Amour à Jésus-Christ

Dédicace manuscrite

Mars 1851¹

Nous connaissons deux versions assez semblables de la dédicace au recueil des 40 cantiques au Saint-Sacrement mis en musique par Hermann Cohen, sur des textes de Sœur Marie-Pauline du Fougerais. La première version manuscrite (Texte 2) est destinée à la publication. L'auteur y donne les quelques indications typographiques nécessaires au travail du graveur.

La seconde version (Texte 3) est celle publiée chez Périsset Frères, libraire à Lyon depuis 1760, puis à Paris depuis 1825. Les allusions à Monseigneur François de La Bouillerie (1810-1882) ont disparu. Hermann, carme depuis le 6 octobre 1849, sous le nom de Frère Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement, est conventuel du carmel d'Agen depuis octobre 1850. Il est diacre lorsqu'il compose ces lignes.

Après une rapide exaltation de l'Eucharistie, il relate les étapes de la fondation de l'adoration perpétuelle à Paris, au lendemain de la Révolution de février 1848. Il participe, depuis le Carmel, à l'action de grâce des parisiens pour cette œuvre eucharistique appelée à se développer. C'est ce mouvement du cœur qui l'invite à mettre en musique ces cantiques. Selon une habitude qu'il conservera jusqu'à sa mort, Hermann Cohen nourrit son texte de références autobiographiques. L'apostolat musical est renforcé par un témoignage personnel enthousiaste.

Divine Eucharistie, Hostie sacrée qui vous immolez chaque jour sur l'autel pour expier mes crimes...

Ô Jésus adoré, Agneau sans tache qui ne cessez de répandre votre sang divin pour apaiser la Justice de votre Père céleste...

Victime innocente et trois fois sainte qui payez pour le coupable une rançon infinie de mérite et de sacrifice !

Je veux vous chanter des cantiques d'amour et de jubilations !!!

« Distance »

Ô Sacrement adorable, source enivrante où mes lèvres altérées boivent à longs traits les prémices de la vie éternelle :

Mon cœur déborde de joie... il a besoin de vous bénir et de dire vos louanges en des hymnes d'allégresse et d'action de grâce ; car j'apprends que mes frères de Paris² jouissent maintenant d'un bonheur ineffable : tous les jours ils vous voient ouvrir la porte de votre prison d'amour³, pour vous exposer à leurs regards éblouis, et vous offrir à leur adoration perpétuelle⁴ !

Et les cloches de la capitale s'ébranlent pour vous annoncer ; et les processions déploient leurs bannières pour vous conduire en triomphe ; et premier pasteur établit dans les églises où l'on va vous adorer, un culte solennel et magnifique⁵...

Il invite les chrétiens à orner vos autels ; il appelle vos enfants à venir vous chanter des hymnes et des cantiques ; il préside lui-même à cette fête admirable qui se perpétue de sanctuaire en sanctuaire – fête qui n'a pas de lendemain – et prélude ainsi à cette adoration éternelle qui doit faire la félicité de vos prédestinés, couronnés dans les cieux [Ap 5,8-14].

Enfin, comme si nous assistions à une résurrection des premiers siècles de votre Église, et pour mettre le comble à la tendresse de son troupeau choisi ; l'auguste et pieux archevêque, intime pour tous les trois jours une communion générale⁶...

À cette nouvelle, ô mon Dieu, ma poitrine se dilate ; des larmes de joie mouillent mes paupières et ma pensée me

transporte sur ces parvis fortunés où la foule de vos enfants chéris vient recevoir avidement au pied de votre tabernacle, le Pain descendu du ciel, le gage de notre immortalité ! [Jn 6,50]

Quel triomphe pour la foi ! Quel heureux augure pour la France... Non, ô mon Dieu, Dieu de bonté ! Père de miséricorde, vous ne laissez pas périr un pays où l'on vous donne de si fervents témoignages d'une sainte dilection ; où tant d'âmes vont s'empourprer de votre sang versé pour le salut du monde.

Bénissez le prélat qui éternise la mémoire de son épiscopat par un acte aussi glorieux ; inscrivez son nom pour toujours dans le livre de vos élus !

Bénissez aussi son vicaire dont le zèle si ardent à faire connaître, aimer et adorer votre Eucharistie, a épuisé avant l'âge et les forces et la santé⁷ !

Bénissez ces nombreux et fidèles amis qui se pressent autour de vos heureux autels ; embrassez-les de plus en plus de ce feu que vous êtes venu apporter sur la terre [Lc 12,49], et dont les torrents jaillissent de votre Hostie d'amour... [Jn 7,38]

Pour moi, que vous avez conduit dans la solitude, pour me parler au cœur [Os 2,16] ; – pour moi, dont les jours et les nuits s'écoulaient délicieusement dans les célestes conversations de votre présence adorable ; entre les souvenirs de la communion d'aujourd'hui et les espérances de la communion de demain... dans l'union amoureuse d'un Dieu avec la plus pauvre de ses créatures :

J'embrasse avec transport les murs de ma cellule chérie où rien ne me distrait de mon unique pensée ; où je ne respire que pour aimer votre divin sacrement ; où délivré du fardeau des biens périssables, dénué de tout ce qui retient à la terre, et brisant les entraves qui captivent les sens : je puis, comme la colombe,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PRIÈRES ET POÈME

4. Prière à Notre-Dame-de-Peyragude

13 mai 1852¹

Cette prière à Notre-Dame-de-Peyragude a été composée par le Frère Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement pour une neuvaine préparatoire à un pèlerinage au sanctuaire marial, situé près d'Agen. L'intention était de demander la conversion au catholicisme de Rosalie Cohen (1796-1855). Plus de 600 personnes se joindront à la prière du fils pour sa mère. Madame Cohen, contrairement à Hermann, Albert (1819-1880) et Henriette Raunheim (1824-1911), ne se convertira jamais officiellement.

Ô très aimable Vierge Marie ! du haut de cette roche aiguë, comme d'un trône de miséricorde, vous répandez des grâces abondantes sur ceux qui vous invoquent. Le renom de votre sanctuaire et des faveurs que vous réservez au pieux pèlerin a retenti dans ma chère solitude², et je l'ai quittée un instant, cette solitude embaumée du Carmel, pour visiter cette autre montagne de votre choix, pour vous offrir un chant, et vous demander une grâce³.

Mère des cieux, j'ai abandonné pour votre divin Fils une mère de la terre : me la rendrez-vous un jour ? Comme son fils autrefois, elle est encore assise dans l'ombre de la mort [Lc 1.79] ; elle cherche dans l'avenir l'arrivée du Messie. Elle ne sait pas qu'elle a paru pour nous, cette brillante étoile de Jacob [Nb 24.17], et que son éclat rayonne sans éclipse depuis 18 siècles au firmament de l'Église. Elle ne sait pas que vous en fûtes l'aurore, et que votre douce lumière ne cesse point de diriger les pas des plus faibles mortels vers ce soleil de justice que Dieu a proposé pour éclairer toutes les nations et glorifier

son peuple [Lc 2,32].

Ô Marie ! fille d'Israël, elle est de votre famille, tournez vers elle un regard de pitié et d'affection.

Ô Marie ! vous avez sauvé le fils, ne souffrez pas qu'il soit pour toujours séparé de sa mère. Elle est votre image pour moi, et son souvenir ne vient jamais seul en mon cœur ; elle m'enfanta dans la douleur ; et vous aussi, pour me donner une seconde vie, vous m'adoptâtes pour votre enfant au prix si cher de toutes les douleurs du calvaire !...

Ô Mère de Jésus ! ô ma mère, si les pensées de la terre ne se transformaient pas là-haut, pourrais-je vous voir sans elle avec une pleine joie dans les cieux, et sa perte éternelle ne serait-elle pas un nuage pour ma félicité ?

Ô vous tous qui chanterez après moi cette hymne de la prière, demandez pour un fils, à Marie, la conversion d'une mère, et bientôt je reprendrai le bâton de pèlerin pour aller chanter l'hymne de la reconnaissance à Notre-Dame-de-Peyragude.

1 SYLVAIN (1881), p. 119 ; « T. Rd Père Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement connu dans le monde sous le nom de famille, Hermann Cohen » (APAA 2, p. 219).

2 Le couvent de l'Ermitage, où réside Hermann Cohen depuis la fin de son noviciat.

3 Le premier sanctuaire dédié à la Vierge date du XIV^e siècle. Ravagé par les guerres de religion et la Révolution française, il est reconstruit provisoirement en 1843-1844. Les travaux de l'actuel sanctuaire commenceront en 1893 pour se terminer en 1949.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

9. Marie nous donnant l'Eucharistie¹

Sur le chemin de la vie s'avancait une mère avec son fils ; leur teint était hâlé par les feux du soleil ; leurs genoux chancelaient, et leurs pieds refusaient de les porter plus loin. Ils s'assirent bientôt et s'endormirent sur les bords du ravin. Tout à coup le fils se soulève... Des sons harmonieux frappent son oreille ; ces chants du ciel font résonner dans son cœur une fibre inconnue. À plusieurs reprises, mais en vain, il veut réveiller sa mère...

« Ô mère, s'écrie-t-il, n'entends-tu pas ces accents qui ravissent l'âme ? – Mon fils, je suis accablée de fatigue, laisse-moi dormir », répond-elle chaque fois. Il se lève enfin : « Ô voix mélodieuse, fais-toi entendre encore ; tu as blessé mon cœur d'une sensation ineffable, viens me consoler dans ma misère, laisse-toi toucher de mon malheur. » Et il pleurait, cherchant dans l'horizon lointain cet être mystérieux qui jetait des sons si nouveaux... Enfin, il porte ses regards vers le ciel. Ô merveille ! une lumière admirable descendait vers lui, et, s'approchant peu à peu, prenait les contours d'un être humain. C'était une femme, belle comme l'astre du jour, radieuse de splendeur, majestueuse dans son maintien ; on aurait dit une divinité. Oui, quelque chose de divin se trahissait dans tous ses traits, et surtout une bonté, une douceur, une tendresse, plus qu'angéliques. Son front s'éclairait sous un bandeau d'étoiles [Ap 12,1], ses longs cheveux ondoyaient en flottant, son regard était fixé avec une tendre sollicitude sur le jeune voyageur. Tout commandait en elle le respect, la vénération, j'ai presque dit, l'adoration.

« Qu'êtes-vous ? s'écrie l'enfant éperdu d'Israël. Seriez-vous cette Rachel enchanteresse qui subjuga le cœur de mon aïeul Jacob [Gn 29,15-18], ou bien cette Judith dont la beauté

victorieuse fut la ruine d'Holopherne, ou bien cette Esther, mélange ravissant de bonté et de charmes que le Seigneur avait parée pour le salut de son peuple ? » [Est 7-8]

« – Je suis tout cela est bien plus encore ; je suis de la tribu de la race sacerdotale. Mais qu'est-ce que cela ? Je suis fille de Yahvé, mère du Messie, épouse de l'Esprit qui planait sur les eaux au jour de la création [Gn 1,2]. Je suis cette femme promise, saluée dans les chants prophétiques, qui devait poser son pied vainqueur sur la tête du perfide serpent [Ap 17,3]. Je suis cette vierge prédite par Isaïe, qui devait enfanter un fils dont le nom serait *l'Admirable, le Dieu fort* [Is 7,14]. Je précède de ma royauté d'innocence le monde et toutes choses, car le Seigneur m'a faite au commencement de ses voies. Il m'a préservée de l'atteinte venimeuse dont devait hériter tout le genre humain. Le véritable roi de l'univers m'a dit dans la personne d'Esther : – La loi de mort, faite pour tous, n'est pas pour toi" [Est 10,3-30]. Je suis la colombe des *Cantiques*, toujours pure, toujours belle, et en qui il n'y a pas de tache [Ct 5,2 ; 6,9]. Je suis élevée comme le palmier de Cadès, la sœur et l'épouse du Bien-Aimé ; mais pour toi, si tu le veux, si tu m'aimes, je serai ta mère, la mère de ton plus bel amour, de la crainte salutaire, de la sainte espérance [Si 24,24]... En moi tu trouveras la grâce de toute vérité, de toute vertu. Je suis pleine de grâce et le Seigneur est avec moi [Lc 1,28]. Viens donc mon enfant, suis-moi, je te montrerai toutes tes voies et te conduirai au bonheur éternel. »

« – Vous suivre, beauté des anges ! Ah ! je le voudrais, mais je n'ose. Puis-je abandonner celle qui m'a comblé de bienfaits, pardonné mes erreurs, consolé dans mes peines, et s'est constamment sacrifiée pour moi ? »

Et, en parlant ainsi, il faisait de vains efforts pour réveiller sa

mère.

« Et pourtant, mon enfant, il faut oublier ton peuple et la maison de ton père, car la reine des cieux s'est éprise de ton âme [Ps 44,11]. Viens, mon fils, donne-moi ton cœur et suis-moi ; qui ne m'aime pas plus que sa mère n'est pas digne de moi [Mt 10,37]. Viens, je te conduirai dans la solitude, et là je te parlerai au cœur [Os 2,16] ; je te ferai encore entendre cette voix qui t'a charmé. Je serai ta véritable mère... Tu pleures, comme autrefois Ismaël. Mais, comme Agar, je te poserai, en te caressant, sous un arbre. Je te consolerais, je te prodiguerai un amour plus tendre que ta mère d'ici-bas [Gn 21,15-20]. Ne m'as-tu pas coûté plus de larmes et de douleurs sur le calvaire que tu n'en as coûté à ta mère ici-bas ? Je te comblerai de soins plus salutaires, je te garantirai de maux bien plus terribles, je te préserverai de dangers bien plus menaçants. Je serai ta tour de David, ton arche d'alliance, ton phare, ton étoile² ; je serai encore Esther pour toi, je te délivrerai de l'esclavage. »

Et le fils regardait toujours sa mère. « Mère, n'entends-tu pas ? » Mais elle demeurait insensible. « Et puis, si tout cela ne peut te toucher, écoute : tu as faim de félicité, tu as soif d'immortalité ; et bien ! sache que j'ai bâti un palais fondé sur sept colonnes [Pr 9,11], dans cette montagne du Carmel où coulent le lait et le miel [Ex 3,8], où habitent la justice et la paix [Is 32,17] ; là, je t'abreuverai d'une source qui, t'emportant dans ses flots de volupté céleste, te fera rejaillir jusqu'au ciel. Là, je t'ai préparé une table servie du fruit le plus exquis. Là, je te nourrirai d'un pain mystérieux qui fait rêver du ciel. Là, je distille un vin et un miel qui font germer les vierges et t'environneront d'extase et de charité divine. Là, je te rendrai habile à te défendre contre ceux qui t'ont dépouillé. Là, j'ai immolé une victime dont l'odeur agréable monte en suavité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du granit une porte d'or².

Mon courage se ranime dans l'espoir d'y trouver une habitation, du secours, et je me traîne à travers les broussailles et les eaux du chemin, et j'arrive haletant et tout déchiré au-devant de cette petite porte, et je me mets à frapper en appelant au secours :

– « Ouvrez à un pauvre voyageur égaré, de grâce, donnez refuge contre la tempête au pauvre voyageur en détresse, que les éléments en furie se disputent comme une proie ! »

À peine avais-je frappé, que la petite porte s'ouvrit, et un beau jeune homme d'éclatante majesté, ayant la grâce répandue sur ses traits [Ps 45,3], se présenta au seuil, me prit par la main, et m'introduisit dans sa mystérieuse demeure.

Aussitôt le bruit de l'orage cessa de frapper mon oreille, le calme revint en mon âme, et je me sentis emporté doucement par une main invisible, qui retira de moi les vêtements souillés par la fange des chemins, et me plongea dans un bain délicieux où je retrouvais bien vite la force et la santé.

Ce bain mystérieux non seulement effaça jusqu'aux moindres taches que j'avais amassées en route, non seulement il referma jusqu'aux moindres de mes blessures, mais il m'infiltra une vie toute nouvelle, rendit à mon âme sa première jeunesse, et le parfum qui s'en exhalait était si enivrant que je voulus savoir ce que c'était³.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'aperçus tout près de moi ce beau jeune homme de tout à l'heure qui tenait ses deux mains étendues sur la piscine... et chacune de ses mains étaient percées d'une profonde blessure, et de chacune de ces blessures s'écoulait en abondance du sang... des flots de sang... Et je regardais la piscine, et je me regardais moi-même, et je vis que

j'étais baigné dans le sang, que j'étais tout inondé du sang de ce beau jeune homme.

Et ce sang me communiquait une vigueur si grande que je me sentais assez de courage pour affronter mille ouragans plus furieux encore que celui que je venais d'essuyer ; mais ce qui me surprit encore davantage, c'est que ces flots de pourpres qui coulaient sur moi, bien loin de me rougir, me donnaient une blancheur plus éclatante que la neige, me rendaient tout brillant de splendeur, et faisaient naître en mon âme un sentiment tout nouveau, une sainte dilection, une ardente reconnaissance et une brûlante tendresse pour ce beau jeune homme qui avait eu pitié de ma misère jusqu'à ouvrir ses propres veines pour mettre un baume sur mes douleurs...

Après ce bain, le généreux habitant de la montagne me couvrit d'un vêtement magnifique, semblable au sien ; sa couleur était de pourpre... puis me réchauffa d'un feu invisible, mais pénétrant... et je sentis que ce feu sortait de lui-même... puis il me fit asseoir à un banquet splendide⁴.

J'avais faim ! j'avais soif !...

La lutte contre l'orage et les dangereuses fatigues du voyage m'avaient exténué.

Ce banquet était présidé et servi en même temps par l'habitant de la grotte [Lc 12,37].

Une lumière resplendissante éclairait le festin, et cependant, ô prodige ! il n'y avait point de lampe, mais le jeune homme était lui-même la lumière, et de sa face se répandaient des rayons éblouissants de clarté [Ap 22,5].

J'avais faim ! j'avais soif !

Il me présenta un pain et me dit : « Mangez ceci ; » il m'offrit une coupe en me disant : « Buvez ceci : » [Mt 26,26-27]

Il bénit le pain, pressa la coupe contre une autre blessure qu'il avait à la poitrine, et la coupe se remplit aussitôt d'un vin merveilleux.

Je me jetai altéré sur ce breuvage, affamé sur cette nourriture, et lorsque j'eus mangé, je connus que ce n'était pas du pain que j'avais mangé, mais une nourriture précieuse et ineffable qui me changeait tout moi-même, m'élevait bien au-dessus de la terre, me transportait dans des régions sublimes, me révélait des secrets dont il n'est pas permis à l'homme de parler, me transformait en un autre être tout divin, me remplissait de joie, de paix, de délices, de consolation, de bonheur et d'ivresses toutes célestes, et me donnait un amour passionné pour ce beau jeune homme qui me l'avait préparé.

Et je le regardai, et je le vis au-dedans de moi-même, établi sur un trône, adoré par des anges, et des chœurs de séraphins balançant des urnes d'or devant sa face, et les phalanges des chérubins brûlaient devant son trône un encens précieux qui montait jusqu'à lui [Ap 4,10 ; 7,9 ; 8,3].

Et alors le jeune homme me parla, et sa parole était une harmonie céleste, une musique divine qui me charmait, me faisait répandre des larmes d'amour et tressaillir d'une sensation inconnue :

Et alors le jeune homme m'attira à lui, me prit dans ses bras, me pressa contre son cœur, me couvrit de ses tendres caresses, et me berçait doucement au son de la suave mélodie qui s'exhalait de ses lèvres ; et alors j'appuyai la tête sur son sein [Jn 13,25], et mon bonheur devint si grand que mon esprit s'arrêta, et je m'endormis sur le cœur de cet ami si bienfaisant... Et je dormis ainsi longtemps, et pendant mon sommeil, oh ! il me fit rêver du ciel...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dogmes sublimes ? Et pourquoi donc ne croirais-je pas à Jésus-Christ ? Ah ! lorsque je ne croyais pas à Jésus-Christ, mes journées étaient pleines d'angoisses, mes nuits tourmentées par des douleurs. Hélas ! rien ne me satisfaisait dans ce vaste univers, et, depuis que je crois à Jésus-Christ, le calme est venu dans mon âme, la paix habite dans mon cœur et ma vie s'écoule dans un océan de douceurs et de félicités. Auparavant, mon esprit obscurci par de funestes doctrines, était un chaos où tous les éléments se confondaient, un labyrinthe où toutes mes pensées s'égarèrent ; et maintenant que je crois en Jésus-Christ, le soleil s'est levé à l'horizon de mon entendement, il a dissipé les brouillards enfantés par l'erreur, et ses rayons me pénètrent d'une douce chaleur et me montrent le chemin qui conduit à la félicité sans fin, à la vie éternelle, au bonheur sans lendemain. Oh ! sachons-le bien, mes frères, s'il se fait encore du bien dans ce monde, ce n'est qu'au nom et par la vertu de Jésus-Christ, et si aujourd'hui les nations sont ébranlées sur leur base, c'est qu'on a pris la triste habitude de tout entreprendre au nom de l'égoïsme, c'est qu'on a oublié que tout ce qui ne se fait pas au nom de Jésus-Christ, en union avec Jésus-Christ et par la vertu de Jésus-Christ ne saurait être stable.

*

IV. Vous n'avez pas la foi ! Eh bien ! priez et vous l'obtiendrez, *petite et accipietis*¹³. Voyez plutôt ma bienheureuse mère Thérèse¹⁴ la séraphique, ce flambeau resplendissant de lumière et de sagesse toute divine. Eh bien ! cette sagesse admirée par l'univers dans ses écrits, où l'a-t-elle puisée ? Est-ce dans l'étude des sciences humaines ? Elle nous avoue le contraire. « J'ai éprouvé, dans maintes rencontres, que mon esprit ne se nourrit que de ce qui lui est présenté tout apprêté¹⁵. » Il est donc, mes frères, une table mystérieuse où

cette nourriture substantielle de la vérité se présente tout apprêtée ? Il est donc, mes frères, une source cachée où l'on puise en abondance de ces eaux vives dont la Samaritaine avait soif [Jn 4]. Il est donc une échelle secrète par où cette fille de l'Éternel, la sagesse divine, descend dans l'âme qui veille pour l'attirer ? Et Thérèse s'était nourrie à cette table, avait bu à cette source, avait disposé dans son cœur cette échelle mystérieuse, *ascensiones in corde suo disposuit*¹⁶. Or, Thérèse avait trouvé le chemin du bonheur. Elle cherchait sincèrement, ardemment, la vérité, elle l'a cherchée dans le sentier où la vérité se plaît à descendre, elle l'a cherchée, en un mot, dans la prière du cœur, dans l'oraison, *petite et accipietis*. Oui ! la prière, l'oraison, voilà ce banquet sacré dressé sur les cimes du Carmel où Jésus-Christ, sagesse incréée, nous convie en disant : « Si quelqu'un est faible, si quelqu'un est petit, qu'il vienne au festin que je lui ai préparé » [Pr 9,4-5]. Et voilà aussi, mes frères, le secret de ma disparition du monde et de mon entrée au Carmel ; c'est que j'avais soif du bonheur et de ces sources de lumière qui jaillissent de l'oraison ; c'est que mon âme avait besoin de s'abreuver à ces flots de vérités qui s'écoulaient du ciel par le canal de la prière, c'est que j'ai ardemment désiré de m'asseoir à ce banquet sacré de la contemplation où Jésus-Christ nourrit l'intelligence du pain de la vraie sagesse et étanche la soif du cœur par la rosée céleste du pur amour.

Comment Dieu pourrait-il se refuser à la prière ? Par la prière nous nous avouons faibles devant Dieu, et Dieu choisit le faible, *infirmi mundi elegit Deus*¹⁷. Par la prière, nous nous humilions devant sa majesté, et « Dieu donne sa grâce aux humbles, *humilibus autem dat gratiam* » [Jc 4,6]. Par la prière, nous comblons l'abîme qui nous sépare du Très-Haut ; car la prière fait descendre le Très-Haut jusqu'à nous et nous fait nous-mêmes remonter jusqu'à lui. C'est donc la prière qui obtient la

foi, par laquelle la pensée pénètre la nuée. Et, quant à l'orgueilleux qui ne prie pas, Dieu le repoussera toujours, Dieu lui fermera pour toujours la porte du bonheur.

Vous vous êtes parfois étonnés, mes frères, de rencontrer sur la physionomie des hommes de la prière, des hommes de l'oraison, l'expression inaltérable de la paix, du repos, du contentement intérieur, de bonheur en un mot. Ah ! c'est que la prière, comme le dit encore ma bienheureuse mère Thérèse la séraphique, est le chemin par où l'on s'engage à dépendre comme des esclaves, de la volonté de celui qui nous a témoigné tant d'amour. Et que ce mot d'esclave ne vous effraie pas, mes frères. Être esclave de la volonté de Dieu, c'est posséder la parfaite liberté¹⁸. Trop souvent on a confondu la liberté avec la licence et le plus triste de tous les esclavages. Non ! non ! celui-là n'est pas libre qui flotte incertain entre le mal et le bien ; car alors Dieu ne serait pas libre, ce qui est absurde. Mais la liberté consiste dans l'absence de toute entrave qui puisse arrêter la volonté dans l'accomplissement du bien. Il faut donc deux choses pour être libre : une règle du bien et l'affranchissement des entraves. Cette règle du bien, c'est Dieu ; ces entraves, ce sont nos passions. Il faut donc établir sur la ruine de nos penchants le triomphe de la volonté divine et par là l'édifice de notre propre liberté. Ainsi, plus nous suivrons cette règle du bien, plus nous serons libres, parce que cet heureux asservissement à la volonté divine nous rend maîtres de nos passions ; par lui nous les terrassons, nous foulons aux pieds ces passions honteuses qui ne demandaient leur liberté ou plutôt leur licence que pour nous rendre nous-mêmes leurs propres esclaves. Alors nous sommes maîtres chez nous, nous pouvons marcher tête levée, regarder avec confiance le ciel de notre patrie, donner aux nobles facultés de notre âme un libre essor vers le but auquel nous tendons. Alors, nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui menace de vous étreindre, un cercle de population qui s'est condensé, qui se presse outre mesure, et que ces populations privées presque entièrement des secours de la religion, des consolations de l'éducation chrétienne, pourraient bien un jour faire jaillir jusqu'au milieu de vous les fruits funestes de la démoralisation dans laquelle elles sont plongées ; et que déjà cette colonie de saintes et héroïques filles de la charité sont allées planter l'étendard de la charité, de Marie, au milieu de ces agglomérations de populations abandonnées qui ont tant besoin des secours de la religion, et que déjà des résultats nombreux ont été obtenus, que bon nombre d'âmes ont été remises à Dieu, à la religion, à la moralité par leurs soins ?

Mais, mes frères, cette grande œuvre n'est encore que commencée ; c'est à vous à la continuer. Laissez-moi donc vous dire avec le sublime saint Vincent-de-Paul : Or, sus, Mesdames, la charité vous appelle, ce sont vos frères et vos sœurs, qui attendent vos secours. Oh ! qu'il sera bon et consolant pour vous de fermer tant de blessures et de guérir tant de plaies ! Mais qu'il sera encore mille fois plus consolant de vous entendre dire au jour du jugement par le Seigneur Jésus-Christ : « J'ai eu faim dans les membres souffrants de mon Église, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; recevez donc le royaume qui vous a été préparé de toute éternité ! » [Mt 25,35]

Oui ! mes frères, Jésus-Christ a faim et soif de votre amour, de votre charité ; Jésus-Christ a faim et soif de vous rendre heureux. Oui ! aimez Jésus-Christ et alors il vous révélera ses splendeurs, ses grandeurs, ses délices éternelles. Oui ! Jésus-Christ vous aime tous. Ah ! vous l'aimerez aussi, n'est-ce pas ! Je vous en supplie, vous l'aimerez ; et alors vous serez heureux, je vous le promets, heureux sans nuages, heureux sans remords,

heureux sans retour, sans désenchantement, heureux sans mesure et sans fin, heureux toujours, possédant Jésus-Christ, jouissant de Jésus-Christ, vous identifiant à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vous divinisant avec Jésus-Christ par son amour. N'est-ce pas là, mes frères, un bonheur qui mérite qu'on y pense, qu'on renonce à ces erreurs, à ces illusions, à ces cupidités aveugles, à ces attrait matériels ? Oh ! de grâce, puisque vous voulez le bonheur, venez à moi, je me charge de vous conduire à la source. Oui ! je vous ferai connaître que Jésus-Christ est tout, que tout le reste n'est rien, que toutes les autres grandeurs ne sont que dérision, que toutes les autres jouissances ne sont que mensonge, que toutes les autres richesses ne sont que des pertes à côté de la richesse, de la grandeur, du bonheur que donne à l'âme chrétienne l'amour de Jésus-Christ.

Oh, mes frères, ne m'accusez pas de vous avoir répété si souvent la même chose. Je vous l'avoue, je ne sais pas autre chose que Jésus-Christ, et Dieu me garde d'en savoir davantage. Non ! je ne pourrai jamais me lasser de vous appeler à ce banquet de l'amour, et quand je devrai rendre, mes frères, le dernier soupir, ce sera encore en appelant tous les frères pour leur dire : « mais aimons donc Jésus ! Il n'est qu'un seul et vrai bien, qu'un seul bonheur, celui d'aimer Jésus-Christ et d'être aimé de lui. »

¹ *L'enseignement catholique*, Revue mensuelle, 4^e année, 1854, Paris, 31 rue Cassette, p. 456-468 ; « T. Rd Père Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement connu dans le monde sous le nom de famille, Hermann Cohen » (APAA 2, p. 239-242) ; « Sermon d'Hermann Cohen à Sainte-Gudule de Bruxelles », *L'Étoile Belge*, Bruxelles, 18 février 1855, p. 2 ; SYLVAIN (1881), p. 139-146 ; « Sermon sur le bonheur », *Carmel* (1989/3), p. 67-69.

² Marie-Dominique Sibour (1792-1857) est archevêque de Paris depuis 1848. Il avait succédé à Denys Affre (1793-1848) tué lors des émeutes du 18 juin

1848.

3 Entre les dispenses obtenues à Rome, les problèmes de santé, l'écriture de cantiques en l'honneur du Saint-Sacrement et l'engagement au service de l'œuvre eucharistique, Hermann Cohen effleura « à peine la science ecclésiastique ». À cette époque, le cas du Père Hermann n'est pas exceptionnel.

4 « Mon langage, ma proclamation de l'Évangile, n'avaient rien d'un langage de sagesse qui veut convaincre » (1Co 2,4). Cette *captatio benevolentiae* sert d'exorde.

5 Référence au séjour à Genève avec Franz Liszt (août 1835-octobre 1836) et du voyage avec George Sand, Marie d'Agoult et Franz Liszt dans la vallée de Chamonix (septembre 1836).

6 Sous l'influence de George Sand.

7 Ce paragraphe synthétise la vie d'Hermann Cohen depuis son arrivée à Paris en 1834 jusqu'à sa conversion en 1847.

8 Chute à l'*Ave Maria* (cf. note 4, p. 7).

9 Crésus (596 av. J.-C.-547 av. J.-C.), roi de Lydie célèbre pour ses richesses et son amour des plaisirs.

10 Voir Texte 10 : « Cathédrale Saint-André de Bordeaux, jeudi 10 novembre 1853 ».

11 Reprenant l'enseignement d'Aristote sur le bonheur (*Éthique à Nicomaque*) et celui d'Augustin (*De Trinitate*, lib. VIII-XV), Thomas d'Aquin écrit : « Il est impossible que la béatitude de l'homme consiste en un bien créé. En effet, la béatitude est un bien parfait, capable d'apaiser entièrement le désir, sans quoi, et s'il restait encore quelque chose à désirer, elle ne pourrait être la fin ultime. Or l'objet de la volonté, faculté du désir humain, est le bien universel, de même que l'objet de l'intellect est le vrai universel. D'où il est évident que rien ne peut apaiser la volonté humaine hors le bien universel. Celui-ci ne se trouve réalisé en aucune créature, mais seulement en Dieu ; car toute créature ne possède qu'une bonté participée. Ainsi Dieu seul peut combler la volonté de l'homme, selon ces paroles du Psaume (Ps 103,5) : "C'est lui qui rassasie tes désirs en te comblant de biens". – C'est donc en Dieu seul que consiste la béatitude de l'homme » (*Somme de théologie*, I^a-II^{ae}, q. 2, a. 8).

12 *Medius vestrum stetit quem vos nescitis*. Voir Texte 10.

13 « ... demandez, et vous recevrez » (Jn 16,24).

14 Thérèse d'Avila.

15 THÉRÈSE d'AVILA, *Livre de la vie*, 28,6.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

16. Saint Joseph dans ses rapports avec l'Eucharistie

1859¹

Quatre parties composent ce texte original sur les rapports entre la figure de Joseph et l'Eucharistie. Dans la première, le Père Hermann se réfère à l'histoire de Joseph, fils de Jacob, rapportée dans le livre de la Genèse (40-42). Joseph sauve Pharaon et les Égyptiens de la famine en faisant amasser le blé qui sera redistribué au temps de la disette. Ce blé distribué est l'image de l'Eucharistie dont Joseph est le gardien. Dans la seconde partie, Hermann applique cette image à saint Joseph, fils de David, époux de Marie. Il est le protecteur de Jésus contre les Hérodes de tous les temps, le gardien de l'Eucharistie. S'adressant aux prêtres et aux fidèles dans la troisième partie, le prédicateur les exhorte à trouver en Joseph un exemple à suivre, un comportement à imiter. Le texte s'achève par une prière.

I. Le chaste Joseph de l'Ancien Testament [Gn 39,7-10], qui fut aussi en Égypte [Gn 37,28], est la figure du glorieux époux de Marie, notre père saint Joseph. Comme à lui, l'avenir fut prédit par des songes ; quand il fut en prison, il expliqua à l'échanson et au panetier de Pharaon leurs rêves, qui pourraient déjà tous deux nous donner une belle figure de la divine Eucharistie, avec laquelle Joseph a du reste bien plus de rapport [Gn 40, 1-23]. L'échanson voit la coupe de Pharaon dans sa main ; il presse la grappe de la vigne et la fait couler dans ce mystique calice. Le panetier voit trois corbeilles de blé sur sa tête et les oiseaux du ciel qui viennent y manger. Joseph lui-

même avait vu en songe les gerbes de ses frères s'incliner devant la sienne et adorer cet emblème de l'Eucharistie. Mais voici que Pharaon aussi a un rêve que Joseph seul pourra expliquer. Il annonce la disette, et suggère à Pharaon, qui est la figure du Roi des rois, de faire amasser le blé pour le temps de la disette [Gn 41, 30-36]. Cette parole plaît à Pharaon, qui dit à ses ministres : « Pouvez-vous trouver un tel homme qui soit plein de l'esprit de Dieu ? » [Gn 41,38] Et, s'adressant à Joseph, il lui dit : « Voici que je t'établis sur toute la terre d'Égypte, et l'on te nommera désormais le sauveur du monde ; tu auras la surveillance de toute ma maison » [Gn 41,41].

Et arriva le temps de la fertilité, et le froment fut déposé sous la garde de Joseph. Puis vint le temps de la famine, et le peuple cria vers Pharaon, disant : « Donnez-nous du pain. » Et Pharaon répondit : « Allez à Joseph ; C'est lui qui est le fidèle dispensateur » [Gn 41,55]. Et non seulement le peuple d'Égypte, mais encore les fils de Jacob peuvent demander du froment au fidèle dispensateur des subsistances, pour ne pas être consumés par la faim [Gn 42,19].

*

II. Vous avez amplement compris cette figure admirable de l'Eucharistie. Maintenant comparez Joseph, fils de Jacob, prévenant providentiellement la disette, et qui met le froment à l'abri pour le salut du peuple. (Le nom de Joseph veut dire multiplication ; *augmentum*.) Mais Joseph, le fils de David, qui surpasse la chasteté du premier Joseph par son vœu de perpétuelle virginité ; mais Joseph, fils de David, revêtu par Dieu le Père de la tunique aux mille couleurs de toutes les vertus ; mais Joseph, fils de David, qui fut honoré dans ses songes de la révélation des secrets célestes et du grand mystère

de la rédemption de tout le genre humain [Mt 1,20] ; mais Joseph, fils de David, qui devait, non plus en rêve, mais en réalité, voir le soleil, la lune et tous les astres, Jésus, Marie avec tous les anges s'incliner humblement devant son autorité et lui être soumis ; mais Joseph, fils de David, appelé par le divin Pharaon sauveur du monde, parce qu'il sauva le Sauveur lui-même des mains d'Hérode [Mt 2,13-19] ; oui, Joseph, fils de David, établi par le Maître de l'univers comme intendant de toute sa maison, et à qui il fut dit par le Monarque des cieux et de la terre : « Le trône seul m'élèvera au-dessus de toi ; tu seras le premier après moi, et je ne te précéderai que d'un degré dans mon royaume ! » [Gn 41,40] Oh ! notre Joseph, fils de David, fit bien plus pour le peuple de Dieu que l'ancien dispensateur des subsistances ; car celui-ci ne conserva le froment que pour le peuple d'Égypte et pour quelques Israélites ; mais notre Joseph reçut en dépôt *le pain vivant descendu du ciel* [Ex 16,4 ; Jn 6,32] et le conserva fidèlement non seulement pour une nation, mais pour le monde entier. Quelle multiplication ! quel Joseph !

Oui, d'après le plan divin de la rédemption, il a fallu que Joseph sauvât et arrachât des mains d'Hérode le pain du ciel, le pain vivant, pour que celui-ci pût, trente-trois ans plus tard, se donner en nourriture à ses disciples, et, par leurs mains consacrées, à toutes les âmes affamées du bonheur éternel et de la vie véritable. Quel mystère, ô Joseph, ô vrai père nourricier de mon âme ! Ah ! mon cœur a besoin d'éclater en transports d'amour, en larmes de reconnaissance et en cris de jubilation. L'Eucharistie, la divine Eucharistie, tout ce qui peut au ciel et sur la terre faire notre félicité pour ce monde et pour l'autre, voilà le froment des élus que vous avez prudemment caché pendant trente ans ! Oui, votre maison fut un tabernacle mystérieux ; vos bras furent le ciboire et votre cœur fut la patène

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désert de Sin [Ex 16]. Il faut, Seigneur, que votre amour fasse pleuvoir du ciel une manne divine, une rosée céleste : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum*². Ô Marie, ô Joseph, vous ne pouvez trouver de place à aucune hôtellerie pour reposer le fruit précieux du ciel [Lc 2,7] ; ah ! de grâce, acceptez l'hospitalité de mon pauvre cœur ; venez, déposez-y ce pain vivant qui doit nourrir mon âme pour la vie éternelle. Je n'ai que la pauvre paille de ma misère à lui offrir pour couche, je n'ai que la maison délabrée de mon âme pour l'abriter ; mais sa présence relèvera ces ruines, embrasera cette paille, y allumera un feu d'amour auquel il pourra réchauffer ses membres glacés, glacés par l'indifférence et le mépris des hommes.

Christus natus est nobis, « le Christ nous est né. » Entendez-vous le chœur des anges chantant. Noël ! gloire aux cieux ! paix aux hommes ! [Lc 2,11-14] Le désiré des nations est venu, un petit enfant nous est né ; il nous tend ses petits bras pour gagner nos cœurs.

¹ ASS 5, p. 181-184.

² « Cieux, distillez d'en haut votre rosée, que, des nuages, pleuve la justice » (Is 45,8).

19. L'action de grâce

1859¹

Le Père Hermann part d'une constatation que partage Jean-Marie Vianney ; comme les 9 lépreux guéris par Jésus (Lc 17,12-19), l'homme ne rend pas grâce pour les dons reçus. Hermann projette donc de fonder une « Œuvre de l'action de grâce » destinée à pallier cette injustice.

Dans une première partie, il s'inspire des trois degrés de la charité décrits par Thomas d'Aquin et que certains auteurs, dont Bonaventure, allient aux degrés de la vie spirituelle. Le 1^{er} degré est celui du cœur : se souvenir des bienfaits de Dieu, le 2^e degré consiste à exalter Dieu pour ces bienfaits (Te Deum, Magnificat, Psaumes), le 3^e degré est celui où l'homme ajoute un don concret à l'action de grâce.

Pourtant – c'est l'objet de la seconde partie – l'Église offre la possibilité de remplir le précepte de saint Thomas de rendre à Dieu quelque chose de plus que ce qui lui est dû. Par exemple, faire des œuvres en plus de celles demandées par les commandements (œuvre de miséricorde, sacrifice, privation...). Mais c'est surtout par l'Eucharistie que l'homme peut dignement s'acquitter de sa gratitude envers Dieu.

Dans la troisième partie, le Père Hermann expose son projet d'établir à Paris dans l'église Sainte-Clotilde une œuvre eucharistique dont le but serait d'offrir à Dieu des « perpétuelles actions de grâce pour les bienfaits obtenus ».

L'œuvre de l'action de grâce sera instaurée à Lyon en 1859 et se répandra en France, Belgique, Angleterre etc²...

Il y a quelques mois, je me rendis auprès d'un vénérable prêtre

dont le parfum de sainteté s'est répandu déjà sur tout l'univers catholique : je veux parler du vertueux, de l'admirable curé d'Ars³. Malgré la foule incessante de pénitents et de pèlerins qui l'entouraient, j'eus le bonheur de pouvoir l'entretenir quelques instants et de lui dire :

« – Mon Père, n'avez-vous pas remarqué qu'on est bien plus occupé de demander au Seigneur des bienfaits que de le remercier de ceux qu'on a reçus ?

– Oui, me dit-il, c'est bien vrai ; nous sommes comme les lépreux, qui s'en vont guéris sans dire merci [Lc 17,12-19].

– Mais, mon Père, ne pourrait-on pas fonder une Œuvre qui aurait pour but de rendre d'incessantes actions de grâce à Dieu pour le torrent de bienfaits qu'il verse sur le monde ?

– C'est cela, me dit-il, vous avez raison. Faites cela, Dieu vous bénira. C'est une lacune parmi les œuvres de piété, lacune qu'il faut combler ».

*

I. Or, mes frères, c'est pour la première fois que je parle au public de cette pensée que rien encore n'a fait sortir de l'état de simple projet. Bien des âmes, touchées par le Seigneur dans le secret de l'oraison, sont venues me confier les plaintes que notre Seigneur leur faisait entendre : il se plaignait du peu de reconnaissance que lui témoignaient les hommes pour les dons dont il les comblait.

Saint Bernard, dont un sermon qui a pour titre : « Contre la malice de l'ingratitude », demande pourquoi Dieu si bon, si libéral, qui nous a comblés de tant de biens, sans que nous les ayons demandés ou même désirés, ne nous en accorde pas autant et beaucoup, maintenant que nous les lui demandons, que nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assemblées brillantes, qui brillent un moment et puis se ternissent d'une mortelle tristesse ; je connais tout ce que vous pourchassez, j'ai goûté à toutes vos joies, et je vous en atteste, vous êtes forcés de m'avouer qu'elles ne laissent après elles que déboire et lassitude ! Oui, depuis que j'ai senti couler dans mes veines le sang du Roi des rois, toutes les grandeurs de ce monde sont pour moi ridicules ; depuis que Jésus-Christ est venu habiter dans mon âme, vos palais me semblent de bien misérables chaumières ; depuis que j'ai résolu de chercher la lumière dans le tabernacle, toute la sagesse du monde m'est évidente folie ; depuis que je m'assieds aux noces de l'Agneau, vos festins me semblent empoisonnés ; depuis que j'ai trouvé ce port du salut, je vous considère, avec douleur, sur votre océan, fouettés par tant d'orages, et je ne puis faire qu'une seule chose, c'est de vous faire signe de la main, de vous héler, de vous appeler, de vous attirer au port... Voyez, j'ai droit de m'offrir pour pilote, puisque j'ai longtemps expérimenté les mers sur lesquelles vous voguez, que j'ai essuyé maintes tempêtes, que j'ai été battu par bien des ouragans. Si donc vous le voulez, je vous conduirai, avec l'aide de l'étoile polaire, je vous montrerai le chemin du bonheur !...

*

Ah ! Seigneur, oui, je vous aime dans votre Eucharistie, et puisque vous aimez tant les hommes, donnez-moi un grand cœur, une grande charité pour les aimer aussi... Oui, il faut que je les aime tant qu'ils ne puissent plus me résister... Seigneur, vous me donnerez des accents qui les touchent, qui les attendriront... (...) Frères ! par le sang de Jésus-Christ, nous voulons vous sauver, parce que nous vous aimons de cet amour dont Jésus-Christ vous a aimés lui-même. Pourriez-vous résister à cette immense charité.

*

Ô Jésus ! Eucharistie ! dans le désert de cette vie vous m'apparûtes un jour ! vous me révélâtes votre lumière, votre grandeur, votre beauté ! Vous changeâtes tout mon être ; vous sûtes vaincre en un instant tous mes ennemis... Puis, m'attirant par un charme irrésistible, vous avez excité en mon âme une faim dévorante pour ce pain de vie, vous avez allumé en mon cœur une soif brûlante pour votre sang divin... Puis est venu le jour où vous vous êtes donné à moi. Il me souvient encore : mon cœur palpitait et n'osait respirer. J'ordonnais à mes fibres de tressaillir moins vite, je disais à ma poitrine de battre moins fort, de crainte de troubler le doux sommeil que vous vîntes prendre en dedans de mon âme en ce jour fortuné.

Et maintenant que je vous possède et que vous avez blessé mon cœur, ah ! laissez-moi leur dire ce que vous êtes à mon âme²...

¹ SYLVAIN (1881), p. 297-300.

² Rappel de la conversion de mai 1847 en l'église Sainte-Valère. Suit le sermon : « Jésus-Christ aujourd'hui et toujours », Texte 15.

21. Extraits de sermons¹

Ô horrible esclavage ! moi aussi je l'ai éprouvé cet état, j'étais bâillonné sous cet esclavage, enchaîné par ces fers de forçat ! Oui, déjà je connaissais Jésus-Christ, je le voyais, je le sentais, je le palpais à chaque page de mes lectures, à chaque son de mes hymnes sacrées, à chaque cérémonie du culte catholique, et je comprenais qu'il fallait rompre ces fers et marcher vers lui... et je ne pouvais pas. Et mes résolutions du matin s'évanouissaient le soir, et mes résistances du soir succombaient le lendemain. Ô tortures, ô détresses !

*

Ô moment adorable où l'on reçoit cette liberté ! Je t'ai vu aussi... Merci ô mon Dieu ! de m'avoir délivré les pieds et les mains : *Dirupisti vincula mea*²... Ne dites pas que ces conversions sont rares ; non, non, Jésus-Christ a converti de plus grands pécheurs que l'évêque d'Hippone³, que le larron sur la croix [Lc 23,42-43] et que Madeleine baignant de ses larmes ses pieds adorables [Lc 7,38]. Il vous suffit de vous frapper la poitrine, et Dieu se montrera propice.

*

Mais je veux te venger, ô amour méconnu ! oui, je veux le châtier ce cœur traître et parjure ! oui, mon cœur, puisque tu as pu pousser l'audace et la démence jusqu'au forfait exécrationnel et monstrueux de préférer à cet amour de charité, un amour vil et abject, eh bien ! désormais tu n'auras plus de satisfaction, de trêve sur la terre ; je veux te sevrer de toutes les consolations d'ici-bas. Je te priverai de la tendresse d'une mère, de la bénédiction d'un père ; je t'arracherai à tout ce qui te chérit, je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*prius blasphemus fui, et persecutor et contumeliosus*¹³...

Ici encore, hélas ! nous nous sommes rencontrés, cher frère et ami ; rencontrés dans cette haine héréditaire contre le Sauveur du monde, contre sa doctrine, sa morale.

« Mais Dieu nous a fait miséricorde, et sa grâce, plus grande que notre malice, s'est répandue sur nous avec surabondance, nous remplissant de la foi et de la charité qui est en Jésus-Christ ! » *Superabundavit autem gratia Domini nostri cum fide et dilectione quæ est in Christo Jesu*¹⁴.

« Et c'est une vérité certaine et digne de toute créance que Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs dont je suis le plus grand. » *Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum*¹⁵.

« Mais si Dieu nous a fait miséricorde, continue Paul, c'est afin de faire éclater sa souveraine patience à attendre les pécheurs, et afin que nous servissions d'exemple » [1Tm 1,16]. *Ad informationem eorum*. Oui, cher frère, si Dieu retire aujourd'hui de la nation réprouvée deux pécheurs tels que nous, c'est aussi pour que nous vous servions d'exemple et d'encouragement aux pécheurs les plus endurcis...

C'est afin de prouver qu'il n'est pas de degré du mal, pas de degré de l'endurcissement d'où sa grâce ne puisse nous retirer, tant que l'heure du jugement n'a pas sonné...

Et c'est pourquoi nous devons souvent dire au monde que nous sommes de grands pécheurs. – Je comprends que ce mot semble presque choquant quand il est associé au saint habit que nous portons, et au caractère sacré dont nous sommes revêtus ; ... – mais encore une fois, ce rapprochement est salutaire, il est nécessaire afin de faire apprécier toute la vertu du sang de Jésus-Christ sur l'âme du plus grand pécheur : *quorum primus ego*

sum¹⁶.

Croyez-vous, mes frères, que Dieu nous ait convertis pour nous seuls ?... Non, mille fois non !... C'est pour vous autant que pour nous ! C'est afin de vous faire éviter les écueils contre lesquels nous avons fait naufrage ; entendez-le bien, et ne l'oubliez jamais !... Oui, il nous a cloués, comme des signaux, aux portes de l'enfer pour vous dire : « N'allez pas par là !!... »

Mais vous me direz peut-être : – « La conversion des Juifs, c'est la fin du monde et cela nous effraie... » –

Rassurez-vous, mes frères, il n'y a pas de danger, pas encore !! ... Hélas ! demandez-le plutôt à cet heureux novice ; pénétrez dans le fond de son cœur ; cherchez à découvrir au milieu de cette joie radieuse qui le remplit, un nuage, un regret, une douleur... douleur bien vraie, bien navrante, bien déchirante... et demandez-lui s'il trouve encore qu'il y ait déjà assez de juifs, assez de juives convertis...

Hélas !... mon cher David, ici encore nous nous rencontrons !! ... Vous avez une mère, et moi aussi... Dieu du ciel ! je ne voulais pas attrister cette fête par un souvenir si douloureux !... – Mais comment, ah ! dites-moi, frère, comment ne pas penser à notre mère en ce moment ?... Justice de mon Dieu !! Miséricorde de mon Dieu, c'est vous que nous implorons ! où est notre père ?... Dieu de miséricorde, où sont nos deux mères ?...

Partagent-elles notre joie ?... Jouissent-elles de notre triomphe sur l'enfer, sur le monde et sur nous-mêmes ?...

Grand Dieu, grand Dieu, non, non, la fin du monde n'est pas arrivée, non, non, les Juifs, hélas ! ne se convertissent pas encore !... Quelques rares exceptions, un Ratisbonne¹⁷ obtient après dix-sept ans de sacerdoce et de prières la conversion d'un

seul frère, et les autres sont emportés par le destin commun de cette malheureuse nation !...

Un autre Israélite converti obtient après bien des années d'effort la conversion d'une sœur chérie¹⁸ ; elle marche à pas de géant dans les voies de l'amour divin, dans l'amour de l'Eucharistie, des sacrifices et du dévouement ; mais ses deux frères ?... mais son père ?... mais sa mère ?... hélas !... Oh ! douleur !

Ah, frère chéri, écoutez ! tout à l'heure vous serez prosterné ici vous vous immolerez corps et âme, cœur, esprit et volonté, et ce jusqu'à la mort, au Divin Crucifié. Ô frère, en ce moment solennel, en ce moment presque tout puissant pour vous, ah ! de grâce ! vous penserez à votre mère, vous penserez à vos parents ; mais par pitié, ah ! de grâce, n'oubliez pas les miens, non, non, je vous en conjure par la sainte amitié qui nous unit, puisque l'âme de Jonathan ne faisait qu'une avec l'âme de David, n'oubliez pas ma mère, Bernard !... Unissez dans une même prière la vôtre et la mienne. Vous l'avez vue l'an dernier, ses cheveux blancs, son effrayante sécurité, son âge avancé,... ses yeux fermés encore à la lumière !... Quelle douleur !... Quel effroi !... Pourriez-vous l'oublier ?... Oh ! vous l'obtiendrez ami !... vous arracherez cette cruelle épine de mon cœur !... Peut-être qui sait, aujourd'hui même, pendant que vous vous donnerez ici tout entier à Jésus, ce même Jésus se révélera à son esprit. – Quel beau jour pour vous, mon frère Bernard !... mais qu'il serait plus beau encore, oui, qu'il serait mille fois plus beau, si un seul rayon de ce soleil qui nous inonde de ses lumières, allait pénétrer dans ces ténèbres où sont encore endormis nos pauvres parents comme dans les ombres de la mort [Lc 1,79]...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 1 APAA, 3 R Hermann 1, n° 2 (autographe).
- 2 Pâques tombant cette année-là le 23 mars.
- 3 D'une autre main : « Allocution à un baptême que fit le Père Hermann ».

25. Association du Saint-Enfant-Jésus Saint-Martin d'Ainay à Lyon, Avent 1857¹

À Lyon, les carmes sont fréquemment invités à prêcher, soit à la cathédrale Saint-Jean pour l'Avent et le Carême, soit dans d'autres églises de ville, soit, comme ici, à Saint-Martin d'Ainay. Hermann Cohen s'adresse, en présence de l'archevêque, Monseigneur de Bonald, à un groupe d'enfants de l'association du Saint-Enfant-Jésus.

Pour maintenir leur attention, il leur raconte l'histoire de son neveu Georges Raunheim qui, depuis le baptême de sa mère (1852), ne cesse de désirer le baptême et la communion. Il sera baptisé en secret en 1856. Hermann insiste sur l'opposition du père de Georges, très attaché à son judaïsme. Les événements les plus sombres : enlèvement dans un lieu tenu secret, éloignement de sa mère, fermeté face à l'opposition paternelle, impressionnent les enfants et permettent à Hermann de leur rappeler leur chance d'être nés dans des familles catholiques et d'avoir reçu les sacrements.

Mes chers enfants, il y a six ans, un petit enfant, qui était alors dans sa septième année, vint, avec ses parents, tous les deux Juifs comme lui, me visiter au monastère des carmes près de la ville d'Agen. C'était à l'époque des belles processions de la Fête-Dieu². On avait inspiré à cet enfant une profonde horreur pour notre divin crucifié ; cependant la grâce, se répandant avec profusion du fond de l'ostensoir où Jésus daigne se cacher pour notre bonheur, se rendit victorieuse de cette âme si neuve, si inaccoutumée à nos mystères ; elle attira ce jeune cœur à son amour avec une si forte véhémence et une si suave douceur, que

l'enfant crut à la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, avant de connaître aucune autre des vérités de notre divine religion. Aussi, à force de prières et de supplications, obtint-il l'insigne faveur de pouvoir revêtir les ornements d'un de ces enfants de chœur qui, pendant les processions du Très-Saint-Sacrement, répandent des fleurs sur les pas de Jésus-Hostie. Ravi de joies et de consolations célestes, après avoir rempli cette angélique fonction, il courut à son père : « Ô mon père, lui dit-il, quel bonheur ! Tu ne sais pas ? Je viens de jeter des fleurs au bon Dieu ». Dans la bouche de ce petit enfant juif c'était toute une profession de foi nouvelle... Le père, redoutant qu'on ne fît changer de religion à ce fils unique sur lequel reposait toute son affection, le surveilla dorénavant et voulut repartir avec lui pour Paris, lieu de sa résidence³. Mais, avant le départ, un trait victorieux parti du cœur de la divine Eucharistie avait frappé, pénétré, presque renversé la jeune mère, l'avait rendue chrétienne, et, dans le plus profond mystère d'une nuit silencieuse, celle-ci avait reçu le baptême et l'Eucharistie des mains sacerdotales de son propre frère ; le jour suivant, l'évêque lui donnait le sacrement de confirmation⁴. Rien n'avait transpiré de ce pieux secret, et la famille se remit en route pour Paris, sans se douter qu'il y eût une chrétienne dans son sein.

Le jeune Georges – c'est le nom de l'enfant – ne peut oublier les saintes impressions que son âme avait puisées dans ces fêtes chrétiennes, il en parla souvent à sa mère, il la questionna, et celle-ci, heureuse de voir germer dans cette chère âme la semence de lumière que la grâce y avait jetée, ne se fit pas prier pour développer dans son esprit, avide de s'éclairer la connaissance de ce Dieu d'amour, de ce doux Jésus qui avait voulu naître d'une fille de Jacob et se faire homme pour sauver

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de ces prêtres de la Synagogue, un fils échappé aussi comme par miracle au feu destructeur d'un peuple parricide. Mais Dieu vous envoie par ma bouche le témoignage d'un Juif en faveur de la royauté de Jésus-Christ. Oui, vos ancêtres ont acclamé roi le vicaire de Jésus-Christ, mais les miens assiégeaient le tribunal de Pilate pour lui crier : « Nous ne voulons pas d'autre roi que César ». Et que ferai-je, demande Pilate, de Jésus, votre roi ? « Qu'il soit crucifié ! » Eh ! bien, voici pourquoi je suis monté en cette chaire : Si vous sentez le même dévouement que vos pères pour la royauté pontificale à Rome, moi je repousse de toutes mes forces, de toute mon indignation, toute espèce de solidarité d'avec les miens ; je veux rendre à César ce qui est à César ; loin de moi la pensée d'attaquer le pouvoir civil ; « tout pouvoir vient de Dieu », *omnis potestas a Deo* [Rm 13,1]. Mais, je veux aussi de toute l'énergie de mon amour pour mon Maître, je veux qu'on rende à Jésus-Christ ce qui est à Jésus-Christ, ce qui appartient à deux cents millions de catholiques, le domaine de l'Église, l'héritage de Pierre, et je voudrais qu'à ma place pût surgir un autre moine d'un meilleur temps, un moine assez puissant en sainteté pour lancer tout l'occident sur l'orient ; il ne vous dirait pas seulement qu'il a faim et soif de la justice, qu'il veut qu'on rende l'indépendance et le royaume au roi pontife dépouillé ; il ne vous dirait pas seulement que tous les vrais catholiques le veulent, le demandent : mais de sa voix qui jetait des flammes d'amour pour Jésus-Christ, il vous dirait : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » et il réussirait.

Et si les rois très-chrétiens, les Pépin¹², les Charlemagne¹³, les saint Louis¹⁴, revenant dans votre cité catholique, y rencontraient ces cinq jeunes héros de Castelfidardo, ils s'écrieraient comme Clovis¹⁵ : « Ah ! que n'étais-je là avec mes Francs¹⁶ ! »

Eh ! bien, mes frères, rendons grâce avec le vénérable pontife à cet autel, rendons grâce : il y avait là des Francs ! des Français ! ils ont versé leur sang pour la cause de Dieu, de l'Église et de la royauté pontificale ; le plus grand nombre a cueilli la palme du martyre, rendez grâce de ce que votre noble race avignonnaise a fourni des héros chrétiens pour la défense de la justice ; ils ont eu faim et soif de la justice ; et par privilège spécial de la protection de Notre-Dame-des-Doms, cinq de ces généreux soldats avignonnais au service de Jésus-Christ, cinq dont un, tout criblé de balles et percé de tirs meurtriers, ont échappé, comme par miracle, au carnage de Castelfidardo !

Oui, rendons grâce, *plus pour nous encore*, que pour eux ! Ne serait-il pas pour eux plus heureux, s'ils avaient pu suivre les Pimodan¹⁷, les Georges d'Héliand¹⁸ et tant d'illustres martyrs dans la gloire immortelle ? Oui, pour eux, sans doute ; mais pour nous, rendons grâce : il est plus heureux que Dieu nous les ait rendus, afin que nous puissions baiser avec respect les cicatrices des blessures sacrées reçues par leur courage pour la cause de Dieu ; rendons grâce ; Dieu nous les a rendus afin que leur présence nous réveille, nous électrise, nous rappelle nos devoirs !

Oui, tous nous sommes solidaires de cette grande cause de la justice ; *beati qui esuriunt*. Soit par nos prières, soit par nos aumônes, soit par notre langage, ou même par nos actes, si nous voulons avoir part à la béatitude dont jouissent dans la gloire ces héroïques martyrs morts pour la défense de Jésus-Christ, nous devons avoir faim et soif de la justice, et nous serons rassasiés, *beati qui esuriunt et sitiunt justitiam*¹⁹.

*

Jésus-Christ a donné la vie à son Église par sa mort ; le pain

que je donnerai, dit-il, c'est ma chair pour la vie du monde [Jn 6,51]. – Ils ont donné, ces vaillants soldats du Christ, eux aussi, pour la vie de l'Église leur sang ; ils ont suppléé par leur chair mitraillée à ce qui manquait encore à la Passion de Jésus-Christ, pour son corps qui est l'Église ; *adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus quod est Ecclesia*²⁰.

Le corps de Jésus-Christ, son corps eucharistique entre les mains d'une faible religieuse, sainte Claire, a mis en déroute des milliers de Sarrasins envahissant les domaines du Seigneur²¹. Chrétiens qui m'écoutez, « vous êtes tous le corps du Christ », *vos estis corpus Christi* [1Co 12,27] vous pouvez donc tout en celui qui vous fortifie ; *omnia possum in eo qui me confortat*²² ! Hélas ! que ne vous est-il donné de courir à la défense de votre père ? Ah ! vous le voudriez ! j'en prends à témoin votre émotion. En le faisant, vous ne renoncerez pas à votre patrie ; l'évêque de Poitiers l'a dit : « On se bat toujours pour sa patrie, quand on se bat pour son père. » Aucune autorité humaine ne pourrait trouver mauvais qu'on veuille rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et si Dieu devait être encore une fois crucifié, vous direz avec son apôtre Thomas : *Eamus et nos ut moriamur cum illo* ; « allons nous aussi mourir avec lui » [Jn 11,16]. Pour moi, si le caractère dont je suis revêtu ne me défendait de tirer le glaive, je le dirais aussi, et j'avoue que depuis 11 ans que j'ai le bonheur d'être enfant de sainte Thérèse, c'est la première fois que cette bure me gêne dans mes aspirations pour le service de Jésus-Christ : *Eamus et nos, et moriamur cum illo* !

D'ailleurs, aujourd'hui, il est plus triste de vivre que de mourir, condamnés que nous sommes à être spectateurs impuissants des infernales noirceurs qui se déroulent devant nos yeux. Ils promettent la paix, s'écrie le prophète, et ils suscitent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deuxième discours
en faveur d'un orphelinat de jeunes filles
« *Que celui qui a soif vienne à moi* » [Jn 7,37]

Hier, mes frères, je vous demandais l'aumône au nom de Jésus-Christ. Aujourd'hui je viens au nom de Marie solliciter le pain de la charité pour ces petites orphelines que des dames pieuses ont bien voulu recueillir. J'espère que vous ne regretterez pas la prière que je vous ai adressée au nom de la mère des orphelins et de la protection des pauvres...

Il y a en Savoie une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Eaux, c'est là que Marie se fait la protectrice de ceux qui viennent demander la santé à nos sources thermales⁴. Ah ! combien ont retrouvé la vie de l'âme et la vie du corps dans ce sanctuaire béni !... qu'il serait à désirer que dans tous les lieux où l'on va chercher la guérison, il s'y trouvât un pèlerinage et une protection pour sauvegarder la vertu des jeunes filles et pour les détourner de ces plaisirs aussi dangereux pour l'âme que pour le corps...

Oui, vous tous mes frères qui envoyez des âmes qui vous sont chères, demandez la santé aux sources bienfaisantes de nos montagnes, recommandez-les à Notre-Dame-des-Eaux pour qu'elle répande sur eux, en même temps que les eaux médicinales, celles spirituelles de la grâce.

Marie, reine des eaux de la nature et des eaux spirituelles de la grâce, tel est le sujet de cet entretien.

Je trouve dans l'Écriture sainte que les Israélites traversent la mer rouge à pied sec et sont préservés par elle de l'attaque de leurs ennemis [Ex 14,16-31] ; n'est-ce pas là l'image de Marie par l'entremise de laquelle a coulé sur nous le sang de son divin Fils, qui nous préserve de nos ennemis. C'est Marie qui fut la

source du salut puisque c'est par elle que notre Sauveur nous a été donné et a répandu sur nous les eaux sanctifiantes de la grâce...

Elle est, dit saint Bernard, ce canal mystérieux par lequel Jésus-Christ fait couler en nous les eaux célestes... Nouvelle Rebecca, elle désaltère ceux qui ont soif de grâce et de salut. Ne voyez-vous pas encore dans la fille de Pharaon, la figure de Marie qui sauve les justes du naufrage dans la personne de Moïse ? [Ex 2,10] Marie n'est-elle pas aussi, cette blanche nuée qui tombait sur la toison de Gédéon et lui indiquait le secours de Dieu... [Jg 6,38] Telle que cette pluie fine qui laisse tomber ses diamants dans le calice de la rose, ainsi Marie répand dans notre âme une eau bienfaisante de force et de grâce... Elle prévient même nos désirs comme à Cana et demande des faveurs à son divin fils, qui devançant les moments marqués par sa sagesse pour faire éclater sa puissance, change, à sa sollicitation, les eaux en un vin d'une qualité supérieure, figure du sang de Jésus-Christ qui devait plus tard nous sanctifier et nous ouvrir le chemin de la vie [Jn 2,1-11] ; Marie n'est-elle pas encore cette digue qui arrête les eaux diluviennes qui envahissent quelques fois nos contrées, car que peuvent contre les torrents, les calculs et les travaux des plus habiles ingénieurs, où l'erreur d'un chiffre suffit pour tout perdre...

*

Il est raconté dans la vie de saint André⁵, carme, qui voyageait un jour sur le bord d'un fleuve, un débordement subit, suite d'un orage, allait engloutir deux Juifs qui cheminaient sur la rive opposée à celle du saint, ces deux hommes voyant ce religieux connu par la sainteté de sa vie l'appellent à leur secours. Le saint leur répondit : « Que puis-je faire pour vous qui ne croyez

ni en mon Dieu, ni à celle dont je porte l'habit ? » Mais se sentant au moment de périr, ils s'écrièrent : « Venez, venez, nous croyons tout ce que vous voudrez ! » Alors le saint étendant son manteau, livrée de Marie sur l'eau marcha dessus, comme saint Pierre au milieu du fleuve, voulant s'assurer des dispositions de ces néophytes. Il renouvela ses questions : « Oui, lui répétaient les Juifs, nous croyons en votre Dieu. » Aussitôt saint André les baptisa et ces mêmes eaux qui un instant avant, allaient être la cause de leur mort, devinrent leur salut, et leur ouvrit le ciel. Là où les dangers sont plus grands, la dévotion à Notre-Dame-des-Eaux est plus ardente. Ainsi nous voyons sur nos côtes s'élever comme un phare protecteur pour le nautonier⁶ qui vogue sur la mer orageuse au nord, Notre-Dame du Bon Secours, et au midi, Notre-Dame de la Garde. C'est dans ces sanctuaires bénis que l'on vient implorer l'assistance de l'étoile de la mer, afin qu'elle guide le marin et le ramène au port sain et sauf. Combien y a-t-il d'ex-voto dans ces chapelles qui attestent les grâces obtenues par l'entremise de cette Vierge Immaculée et rediront aux générations futures la puissance de Notre-Dame-des-Eaux.

*

Permettez-moi de vous citer un fait dont j'ai été presque le témoin. Un bateau à vapeur avait sombré sur la Saône et beaucoup de personnes étaient victimes de ce naufrage. Une jeune femme revenue de son évanouissement demande avec angoisse son enfant, âgé de quelques mois que l'on ne pouvait retrouver ; lorsque quelqu'un se retournant vers le fleuve voit flotter sur les eaux cette innocente créature s'empresse de la prendre ! Oh ! surprise l'enfant existait encore, une main miraculeuse l'avait soutenue sur les ondes ; c'était la Vierge bénie dont il portait la livrée protectrice qui l'avait délivrée d'une mort certaine. Marie est donc à bien des titres justement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce que je pourrai vous rendre service et vous être agréable. Priez pour moi s'il vous plaît.

1 Arch. Kensington, *Documents and Correspondence Old English Semi-Province*, Classeur noir n° 1.

2 Il s'agit en réalité du chapitre V : « De novitiorum educatione » (*Constitutiones fratrum discalceatorum congregationis Sancti Eliæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo*, Romæ, 1940, P. II, cap. V, p. 75-76).

3 *Regula primitiva ordinis Beatissimæ Viginis Mariæ de Monte Carmelo* (*Constitutiones fratrum discalceatorum congregationis Sancti Eliæ Virginis Mariæ de Monte Carmelo*), Romæ, 1847.

30. Guérison du Père Hermann à Lourdes

racontée par lui-même

1868¹

Depuis qu'il a regagné le Saint-Désert de Tarasteix (Hautes-Pyrénées) en 1868, le Père Hermann souffre d'une grave ophtalmie. Il doit consulter un spécialiste à Bordeaux. Du 24 octobre, jour de la fête de saint Gabriel, au 1^{er} novembre 1868, il fait une neuvaine devant la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Le jour de la Toussaint, il est miraculeusement guéri. Le 12 novembre, il célébrera une messe d'action de grâce. Le 6, il avait rédigé pour cinq confrères de l'Action de grâce, le récit détaillé de cette guérison.

Mes chers amis en Jésus-Christ, je viens de recevoir un nouveau gage de la tendresse de la sainte Vierge envers ses enfants, et mon cœur surabonde de joie en vous le faisant connaître.

Depuis l'an dernier, ma vue, fatiguée par le travail, allait en s'affaiblissant chaque jour. Ayant passé les six derniers mois dans la délicieuse solitude de notre Désert du Carmel à Tarasteix, dans les Hautes-Pyrénées, j'y fus atteint d'une ophtalmie si grave, que l'obéissance me fit partir pour Bordeaux, afin d'y consulter un célèbre oculiste. Déjà, depuis un mois on avait dû m'interdire toute lecture même celle du saint bréviaire. Le savant oculiste examina mes yeux avec la plus sérieuse attention et avec la plus cordiale sollicitude ; il les trouva dans un état fort alarmant, disant qu'il y avait remarqué de véritables obnubilations, une excavation des papilles optiques², une teinte grisâtre sur le fond de la lame criblée. De

l'ensemble de ces faits, il conclut à l'existence d'une maladie que la science appelle le glaucome ; il me déclara que nul remède ne pourrait empêcher l'inflammation d'y survenir, et qu'à la moindre inflammation, il fallait immédiatement avoir recours à une excision de l'iris, opération inventée par l'illustre docteur Graefe³, de Berlin (le même qui a opéré avec succès mon frère, M. Louis Cohen⁴, de la cataracte).

Cependant, mon mal empirait chaque jour ; je quittai Bordeaux armé de conserves de verres biconvexes, d'une visière verte, et d'une foule d'autres précautions. Les sandales du carme déchaussé durent faire place à une chaussure garnie de fourrures ; la tonsure monastique dut s'abriter sous une coiffure aussi chaude que possible. L'organe de la vue était devenu si sensible, que je ne pouvais plus supporter l'éclat de la lumière d'une lampe ordinaire ou d'une bougie, pas même la simple clarté du jour. Ce n'était plus que par intervalles que je parvenais à lire quelques mots, et cela, en faisant violence au nerf optique par des efforts douloureux.

Sur ces entrefaites, on me suggéra l'idée d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, qui avait déjà guéri miraculeusement plusieurs personnes atteintes de cécité.

Cette proposition me sourit beaucoup plus que la perspective d'une opération chirurgicale dont le résultat était loin d'être assuré. Je me souviens qu'il y a vingt-deux ans, Marie avait obtenu pour moi du Dieu de l'Eucharistie une guérison infiniment plus importante que celle des yeux charnels en m'affranchissant de l'aveuglement judaïque ; qu'elle avait plus tard, par son intercession, retiré plusieurs membres de ma famille des ténèbres de la synagogue ; qu'elle avait, il y a treize ans, par ses instances auprès de son divin Fils, obtenu le salut de ma mère sur le lit de la mort où celle-ci gisait, non encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prison de Newgate (VI), mauvais état de la foi de l'Église d'Angleterre qui favorise le ralliement de certains de ses membres à l'Église catholique (VII), tendances de la High Church à se rapprocher de certains rites ou cérémonies catholiques (VIII). Mais, admet l'orateur, « le dogme de la papauté, de l'autorité infaillible conférée par Jésus-Christ au chef de son Église, est la seule difficulté sérieuse pour la conversion de la nation anglaise » (IX). Idéale introduction à l'éloge vibrant au pape Pie IX et à la présentation d'un programme de réhabilitation du « Chef visible » de l'Église par « l'affirmation calme, patiente, soutenue, permanente de la papauté instituée par Jésus-Christ » (X), espoir du retour de l'Église d'Angleterre, comme l'enfant prodigue (XI), ce retour apparaît chez certains théologiens anglicans citant le Concile de Trente (XII), d'autres fruits apparaissent grâce à l'apostolat de la congrégation des Oblats de Saint-Charles d'Édouard Manning, des oratoriens de Frédéric Faber, des jésuites enfin (XIII), défi de l'éducation des enfants pour la transmission de la foi catholique (XIV).

La conférence est immédiatement publiée. Le pape Pie IX est naturellement enchanté par cette défense de la papauté et de l'Église. En revanche, L'Indépendance belge publie un article assez peu aimable sur la présence du Père Augustin-Marie au Congrès de Malines³. L'article sera reproduit dans le Times.

Le mouvement religieux, qui depuis 1829 s'est produit en Angleterre, et dont l'éminent cardinal Wiseman⁴ vous a fait lui-même un si magnifique exposé dans votre précédent Congrès, ne se ralentit pas, grâce à Dieu ! C'est une résurrection du catholicisme au milieu de ses plus puissants ennemis.

Invité à vous dire ce que j'ai vu, depuis deux ans que la vigne

de sainte Thérèse a pris racine à Londres, je viens consoler votre piété⁵ ; je viens vous rendre compte des améliorations sur lesquelles se fondent nos espérances ; et en même temps signaler à votre zèle le danger qui menace nos conquêtes, afin que vous nous aidiez à y porter remède.

*

I. Mais, auparavant, permettez-moi de faire ressortir du tableau mis devant vos yeux par l'illustre chef de la hiérarchie en Angleterre ce que son humilité s'est efforcée de vous en cacher : c'est que les conquêtes remportées au profit des intérêts catholiques sont dues en grande partie au cardinal lui-même ; oui ! à l'élan de son initiative ; à la largeur de ses vues ; à la générosité (j'allais presque dire à l'audace) de son courage apostolique en face des ennemis les plus acharnés de l'Église.

Au lendemain de la victoire remportée par Daniel O'Connell qui délivra les catholiques des lois oppressives, les âmes, qu'une longue persécution avait rendues craintives, n'osaient pas se prévaloir de l'émancipation pour en recueillir tous les fruits⁶. Eh bien ! c'est Monseigneur Wiseman qui a tiré hardiment les conséquences pratiques posées par la nouvelle législation, en prenant possession des droits qui en découlaient pour son troupeau ; et cela au moment où ses amis l'engageaient à ne pas revenir en Angleterre parce qu'ils y croyaient sa vie en danger. Or, c'est à son intrépidité apostolique, – guidée par le génie d'une des plus splendides intelligences de notre époque, et soutenue par le zèle le plus pur, – que sont dus les résultats consolants dont l'illustre cardinal vous a présenté la statistique... Un seul point demande à être rectifié dans ce fidèle tableau ; c'est celui où l'humble pontife voudrait nous persuader que dans les autres diocèses il se serait fait plus de bien que

dans le sien.

Or, comme l'a très bien dit la *Revue de Dublin*, Monseigneur Wiseman est le seul catholique dans son diocèse à ne pas voir que c'est tout le contraire...

Sa propre statistique, d'ailleurs, le démontre. Dans ce travail, après avoir attiré notre attention sur la plus grande splendeur des édifices religieux fondés en d'autres circonscriptions diocésaines, le cardinal laisse échapper la vérité quand il indique le nombre des prêtres, des églises et des établissements catholiques qui existent actuellement à Londres ; tandis que pour l'ensemble de l'Angleterre ce nombre a été triplé depuis trente ans : à Londres il se trouve *quadruplé* à l'heure qu'il est⁷.

*

II. Un autre progrès que l'éminent cardinal, par modestie personnelle, a omis de mentionner : c'est l'importante amélioration dans la piété des anciens catholiques du pays.

Tourmentés par des lois répressives et odieuses, – et ne respirant qu'une atmosphère anticatholique, – les enfants de l'Église, tout en restant fidèles à leur foi, n'avaient pas osé livrer leurs âmes aux douces dilatations de la dévotion chrétienne. Et même après l'émancipation, leur dévotion envers la divine Eucharistie, envers la très sainte Vierge, envers le vicaire de Jésus-Christ, se laissait encore comprimer par la crainte des ricanements de l'hérésie. On ne savait pas alors en Angleterre ce que c'était que la fréquente communion. La peur était encore plus excessive par rapport à la dévotion envers l'auguste Mère de Dieu... Sans doute, les catholiques aimaient Marie, priaient Marie ; mais ils n'osaient pas en parler... Il y a vingt ans, pas une seule statue de la sainte Vierge ne se voyait dans les églises catholiques d'Angleterre. Un respectable chanoine de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

semble que l'Église anglicane, au contraire, ploie chaque jour davantage sous le coup d'outrages publics et de mépris officiels.

1. Colenso, évêque anglican, frappé par l'épiscopat de son Église d'une sentence pour avoir nié l'inspiration divine des saintes Écritures, en appelle de cette sentence à la cour laïque qui prime sur la cour ecclésiastique : et la cour laïque casse la sentence de l'épiscopat, et maintient l'évêque dissident à la tête de son diocèse¹³.

Voilà pour l'autorité dont jouit cette Église. – Voyez maintenant pour sa dignité :

2. Garibaldi fait son entrée triomphale à Londres¹⁴. Dans ce nouveau mardi-gras, – où l'aristocratie la plus haute d'Angleterre s'était fait l'émule de la vile populace pour se prosterner devant l'idole du jour, pour se traîner en foule à la suite, non pas du bœuf gras, mais de la chemise rouge du forban ; – dans ce carnaval insensé, Messieurs, eussiez-vous cru possible qu'il n'y eût place pour les archevêques et évêques anglicans ?

Cet homme qui naguère avait exhorté la nation anglaise à dresser l'autel de la *déesse Raison* sur la ruine des tabernacles du Dieu des chrétiens ; cet homme, dis-je, a vu les *primats* d'Angleterre : les trois plus hauts dignitaires de l'Église anglicane, venir à lui avec trois des suffragants pour prodiguer leur encens à sa nouvelle *divinité*.

D'où leur venait donc ce besoin de lui rendre hommage ?

Ah ! ce n'est pas en sa qualité d'apôtre de la déesse Raison qu'ils l'ont salué. Mais, pour vous le dire, cet homme avait, à Naples, jeté aux lazzaroni¹⁵ cette parole : – « Le peuple, c'est le bien ; le Pape c'est le mal. » – Et là, dans cette haine de la papauté, ils s'étaient rencontrés ! Et les prélats ont jugé digne de

leur épiscopat d'unir leur voix à ce chœur infernal de la multitude qui chantait : « O Garibaldi, nostro salvatore ! »

Voilà pour leur dignité. – Et maintenant mesurons l'abaissement de leur conscience :

3. Dernièrement, cinq ministres protestants ont publié un écrit intitulé : *Essais et Revues*, où ils niaient : l'éternité des peines de l'autre vie ; l'application des mérites de Jésus-Christ pour le salut, et la divine inspiration de la Bible... – Alors la convocation du clergé anglican, présidée par « l'archevêque » de Cantorbéry¹⁶, rend un jugement qui suspend pour une année de leurs bénéfices deux des auteurs, et condamne leur doctrine. Or, ces messieurs s'empressent d'interjeter appel de ce jugement devant le conseil privé de la Couronne qui, comme d'habitude, les absout.

Mais voici le comble, Messieurs ! voici que les revenus temporels vont être placés dans un plateau de la balance, et la conscience dans l'autre ! et il nous faut considérer attentivement de quel côté s'inclinera cette balance pour l'Église anglicane :

Le haut-chancelier, de la Chambre des lords, adresse aux plus hauts dignitaires de cette Église (qui sont, comme lui, pairs d'Angleterre) les paroles que voici : « L'archevêque de Cantorbéry et les évêques devraient comparaître à cette barre, non pas dans l'état solennel dans lequel nous les voyons ici, mais comme des pénitents recouverts de cilices et de cendres. J'ai peur qu'ils n'aient pas considéré quelles sont les peines qu'ils ont encourues, en portant une sentence sans la permission de la Couronne ; sans cela, leurs cœurs sensibles se seraient fondus à cet aspect. Le plus révérend prélat a voté deux fois ; donc, pendant deux ans, le plus révérend prélat devrait être condamné à voir tous les revenus de sa haute charge séquestrés... » (Et s'adressant alors à la Chambre :)

« Mylords, imaginez-vous quelle occasion ce serait pour le chancelier de l'Échiquier de déployer ses filets et de prendre d'un seul coup 30 000 livres sterling au plus haut dignitaire, sans parler des évêques, doyens, archidiacres, etc., tous compris dans un délit commun !... »

La Chambre des Lords a ri..., et les hauts dignitaires ont gardé leurs revenus ; et baissant la tête sous cette verte remontrance, ils ont abandonné la défense de la doctrine...

Est-ce ainsi que se conduisent nos cinquante évêques, archevêques et cardinaux qui, emprisonnés, maltraités, ou exilés de leurs diocèses, souffrent en ce moment violence en Italie ?

Je proteste... (Ici le discours est interrompu par de bruyantes acclamations.) Oui, nous protestons tous contre cette inique violence !!! Au nom de quelle loi, de quel *Statut* retient-on dans les fers nos évêques et les princes de l'Église ? Serait-ce au nom d'un axiome devenu célèbre, et si perfidement exploité par Cavour¹⁷ ? – Comparez deux évêchés : La situation n'est-elle pas la même ? Le gouvernement consent à leur rendre libertés, fonctions, dignités, revenus, s'ils veulent fléchir leurs consciences au gré des exigences de la Couronne. Mais tous préfèrent la prison, l'exil, le martyre, mille fois plutôt que de trahir la cause sacrée de la religion... ; tandis que les prélats de l'Église anglicane ont tous préféré garder leurs revenus, et cela au prix de leur conscience qui leur dictait de sauver les dogmes !

De quel côté est l'honneur, l'intégrité, le désintéressement, le courage apostolique ? Et de quel côté se trouve l'avilissement ?

Peut-on croire à la conviction religieuse chez ces défenseurs de la foi ? – N'est-ce pas clair qu'une Église, dans une semblable position, doit s'écrouler avant longtemps ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

29Conseils à un maître des novices

30Guérison du Père Hermann à Lourdes, racontée par lui-même
(1868)

31La raison humaine abandonnée à ses propres forces

32Le joueur

CONFÉRENCE

33Le catholicisme en Angleterre (3 septembre 1864)

Dans la même collection

- *Anne de Jésus — Écrits et Documents*, FORTES Antonio, 2001
- *Appelés à la vie avec Thérèse d'Avila*, ALVAREZ Tomas, 2014
- *Aux sources du Carmel*, BAUDRY Joseph, 2012
- *Avec Edith Stein, découvrir le Carmel français*, Rastoin Cécile — GOLAY Didier, 2005
- *De fleurs et d'émeraudes. Commentaire littéraire du Cantique spirituel de Jean de la Croix*, BORDES Juliette, 2017
- *Dieu est joie infinie. Études sur sainte Thérèse des Andes*, de LASSUS Alain-Marie, 2014
- *Edith Stein, disciple et maîtresse de vie spirituelle*, DOBHAN Ulrich, PAYNE Steven, KÖRNER Richard, 2004
- *Edith Stein La grâce devant soi, Philosophie de la conversion*, AUCANTE Vincent, 2019
- *En chemin avec Thérèse d'Avila. Commentaire du Chemin de perfection*, PERRIER Luc-Marie, 2013
- *Entrer dans le Château intérieur*, ALVAREZ Tomas, 2004
- *Élisabeth de la Trinité. La logique de la foi*, Sicari Antonio-Maria, 2016
- *Gaston de Renty*, CHIRON Yves, 2012
- *Histoire du Carmel thérésien*, ORTEGA Pedro, 2016
- *Jean d'Avila, le saint Curé d'Espagne*, JIMENEZ DUQUE Baldomero, 2005
- *L'abandon à Dieu, un chemin de paix, à l'école de la Petite*

Thérèse, GUIBERT Joël, 2010

– « *L'amour quand il est grand...* » – *Études sur sainte Thérèse d'Avila*, BAUDRY Joseph, 2009

– *L'Enfant-Jésus au Carmel. Histoire et spiritualité*, GIOVANNA DELLA CROCE, 2005

– *L'impact de Dieu. Itinéraire spirituel avec saint Jean de la Croix*, MATTHEW Iain, 2015

– *L'influence de Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*, RENAULT Emmanuel, 2009

– *L'union d'amour à Dieu avec Jean de la Croix*, MARCHAND Jean-Yves, 2011

– *La Montée du Mont Carmel*, JEAN DE LA CROIX, avec un guide de lecture par Marie-Joseph Huguenin, 2018

– *La Règle du Carmel*, STERCKX Dominique, 2006

– *La sainte de la confiance. Neuf jours de méditation avec Thérèse de l'Enfant-Jésus*, BOLDIZSAR MARTON Marcel, 2009

– *Laïcs et conseils évangéliques*, SICARI Antonio-Maria, 2010

– *Le don de soi jusqu'au bout. Père Jacques de Jésus*, GOLAY Didier-Marie (dir.), 2020

– *Le visage et le voile. Les Poésies de Thérèse de Lisieux*, BORDES Juliette, 2009

– *Lettres de la Bse Marie de Jésus-Crucifié*, Carmel du Saint-Enfant-Jésus, 2011

– *Louange de gloire. Élisabeth de la Trinité*, FÉVOTTE Patrick-Marie, 2007

– *Mme Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, BONNICHON Philippe, 2002

– *Prier l'Esprit Saint et la Vierge Marie avec Mariam de*

Jésus-Crucifié, SCHALL Marie-Edmée, 2012

– *Réalisme thérésien en temps de crise. Les lettres de 1576-1579*, ALMANSA CALERO Julio, 2018

– *Renaître à la vraie liberté avec le cardinal de Bérulle*, POULIQUEN Tanguy-Marie, 2012

– *Sur le Chemin de perfection avec Thérèse d'Avila*, ALVAREZ Tomas, 2019²

– *Tenir haut l'Esprit. Père Jacques de Jésus*, Province de Paris des Carmes, 2007

– *Toucher le ciel. Itinéraire spirituel avec Thérèse d'Avila à travers le Livre des Demeures*, MAS ARRONDO Antonio, 2015

– *Traité de l'Oraison Mentale*, d'après sainte Thérèse d'Avila, THOMAS DE JÉSUS, 2010

– *Trouver le mystique qui est en vous. Le Carmel pour tous aujourd'hui*, WILKINSON Peggy, 2010

– *Tu es Maison de Dieu. Introduction à Élisabeth de la Trinité*, PERRIER Luc-Marie, 2018

– *Un temps supérieur à l'espace. La vie cloîtrée selon Thérèse d'Avila*, RIVIÈRE Lucie, 2018

– *Une famille sainte. Thérèse de Lisieux et ses parents*, SICARI Antonio-Maria, 2010

– *Vie mystique de Mère Maravillas de Jésus*, JIMENEZ DUQUE Baldomero, 2008